

*Culture en mouvement*

Au temps  
pour moi

Pascal Culot



C.D.G.A.I.

Groupe & Société  
Publication pédagogique d'éducation permanente



# Au temps pour moi

Pascal Culot

**Collection :** *Culture en mouvement* - CDGAI 2018

**Coordination et conception :** Marie Anne Muyshondt

Design et mise en page : Alain Muyshondt

**Éditeur responsable :** CDGAI asbl, Parc Scientifique du Sart Tilman, Rue Bois St-Jean, n°9, 4102 Seraing, Belgique

**ISBN :** 978-2-39024-125-6

# Le Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle (C.D.G.A.I.)

Le C.D.G.A.I. est une A.S.B.L. pluraliste d'Education permanente reconnue et subsidiée par la Fédération Wallonie–Bruxelles et la Région wallonne. Il a été créé en 1972, au sein du Service de Psychologie Sociale de l'Université de Liège afin de promouvoir l'action, la formation et la pédagogie par le groupe ainsi que l'analyse scientifique des processus et des techniques d'animation de groupes.

En instituant un éventail de formations accessibles à tout.e adulte intéressé.e, son fondateur, Pierre De Visscher, entendait intégrer une approche originale, de niveau universitaire, à la vie sociale.

La dénomination choisie insiste sur trois dimensions :

- *Centre* : lieu de rassemblement et d'échange, pôle d'attraction.
- *Dynamique des groupes* : discipline scientifique et mode d'activités privilégiant l'action du groupe restreint, conçu comme une totalité dynamique, un champ de forces au sein duquel se produisent des phénomènes différents des processus psychologiques individuels.
- *Analyse institutionnelle* : souci d'appliquer l'analyse psychosociale aux processus institutionnels traversant les formations sociales : groupes et mouvements sociaux, collectivités, organisations.

Outre un *programme d'activités de formation* ayant lieu dans ses locaux dont une formation longue à l'animation de groupes, le C.D.G.A.I. *répond à des demandes* d'associations et d'organisations publiques et privées afin d'y effectuer interventions, animations, formations et accompagnements, dans et par l'action sur les groupes restreints. Il publie aussi des *livrets pédagogiques* liant « Groupe et Société ». Enfin, son *Centre de Ressources* met à disposition du public livres, revues et outils pédagogiques.

La convergence entre la démarche véhiculée par l'Education permanente et celle du C.D.G.A.I. est manifeste : contribuer à la formation du citoyen critique, actif et responsable en vue de forger une société plus juste, plus démocratique et plus solidaire.

A cette fin de changement social, dans les champs d'action développés, proposer des savoirs, ouvrir à la poursuite de la réflexion (principe de non-clôture), s'abstenir de dire à autrui ce qu'il doit penser, être ou faire (principe de non-substitution) sont, parmi d'autres, autant de ferments qui portent l'association.

# Les publications pédagogiques

Dans cette perspective de science–action psycho-sociale, le C.D.G.A.I. invite des acteurs et actrices de terrain à prendre la plume et à exposer, transmettre et partager leurs expériences, perceptions et connaissances des réalités sociales qui sont les leurs ouvrant ainsi des pistes de réflexions à leurs propos.

Au public lecteur, les livrets pédagogiques ainsi conçus, dévoilent des pans de réalités sociales obscurs jusque–là, ou en élargissent la perception ou encore l'affinent en vue de stimuler et mobiliser la curiosité, la réflexion, l'esprit critique et l'action.

Chacune de nos quatre collections – *Travail en action*, *Culture en mouvement*, *Mobilisations sociales*, *Méthodologie* – en présentant des échanges de regards et de savoirs, a pour finalité de contribuer à poser les jalons d'une société plus humaine et plus reliante que celle qui domine actuellement.

## La collection *Travail en action*

Champ hautement investi aussi bien au niveau sociétal qu'institutionnel, organisationnel, groupal et individuel, le travail, ou notre absence de travail, s'impose dans l'environnement comme une manière de nous définir, de structurer nos vies, notre temps, nos espaces.

Il peut être source d'emprisonnement mental et physique ou terrain propice à l'épanouissement et à l'émancipation.

Ces publications proposent une analyse critique du travail notamment sous le prisme de la souffrance qui peut en résulter. Tout en dénonçant des mécanismes structurels qui produisent cet état, elles convoquent également des grilles de lecture reposant sur l'expérience vécue ou perçue et enrichie de leurs connaissances, par des acteurs et actrices des secteurs sociaux, de la santé et de l'économie sociale, dans l'intention d'initier ou de renforcer des issues et des pistes possibles.

## La collection *Culture en mouvement*

Coiffant ce monde inégalitaire et modélisé par des standards de production et de consommation de masse, émergent des initiatives individuelles, groupales ou collectives comme en témoignent les livrets de cette collection.

Identité et récit, narration, rencontres multiculturelles, problématique de la création culturelle, atelier d'écriture, identité en création, dimension politique de la musique, sentiment d'appartenance, slam, radios associatives, partenariats, graffiti et Street Art, Arts urbains, langues maternelles... sont autant de thèmes portés par des intervenants où affluent souvent,

en filigrane du texte, l'implication, l'investissement voire la passion qui les habitent.

Ces thèmes se révèlent comme étant autant d'exceptions qui bousculent et tentent de faire basculer les offres dictées par les lois du marché.

## La collection *Mobilisations sociales*

Débusquer manipulations, assujettissements, aliénations, discriminations, déterminations, pressions sociales possibles : tel est notamment le propos des thèmes abordés par cette collection ; s'y côtoient des illustrations éclairantes de modes de fonctionnement qui semblent tellement évidents, aller de soi, que leur portée, leur effet, leur impact en deviennent invisibles à nos yeux.

Les regards avisés et critiques posés par les auteurs.es que ce soit relativement à l'emprise, l'engagement, le genre, le complot, la propagande, l'exclusion,... cherchent à déconstruire des schémas que nous avons tendance à véhiculer, bien malgré nous. Ils nous ouvrent à plus de clairvoyance, de lucidité, affûtent nos capacités de perception et d'analyse critique et revigorent notre élan dans l'action.

## La collection *Méthodologie*

Les publications de cette collection abordent prioritairement les pratiques professionnelles d'animateurs et de formateurs de l'Education permanente.

En exposant leur approche et en précisant leurs avantages et leurs limites, les auteurs.es nous livrent là soit leur propre recherche exploratoire et créative et l'outil qui en jaillit, soit la synthèse de méthodes héritées dont ils usent, soit la découverte ou la redécouverte de principes et méthodes d'action innovantes sur lesquelles se fondent les mouvements alternatifs actuels.

Ce panel élargit notre connaissance et notre compréhension critique des pratiques ; il nous incite et nous convie à aller de l'avant !

# Intentions de ce livret

La majorité des travailleurs occidentaux souhaiterait plus de temps libre, plus de loisirs. Mais au fond, qu'est-ce-que le temps libre ? Quelle en est l'origine ? Comment l'utiliser ?

Ce texte propose de questionner l'histoire sociale et convoque quelques penseurs audacieux afin de proposer une vue d'ensemble et alimenter la réflexion sur le sujet.

## Publics visés

Toutes personnes intéressées par le sujet, en particulier : actrices et acteurs de l'animation, de l'éducation, de l'enseignement, de la formation, de la culture et du social.





# Table des matières

Introduction	11
1	12
2	17
3	19
4	21
5	23
6	25
7	37
Notes	43
Bibliographie	45



# Introduction

Il faut bien en convenir, depuis son avènement le capitalisme s'est imposé comme le système socio-économique capable de motiver les démocraties occidentales selon une double articulation digne d'un langage codifié : quelques riches investissent et une majorité de pauvres travaillent pour ces derniers selon une grille horaire déterminée. Le capitalisme dispose de sa propre psychologie (ne parle-t-on pas de la résilience du marché pour évoquer sa propension à rebondir positivement après avoir enregistré une lourde chute ?). Il dispose de sa propre temporalité, de sa propre façon de rentabiliser les heures selon une équation synthétique au possible : « le temps, c'est de l'argent ».

Demeurent, pour les travailleurs, ces heures non-contraintes, hors du travail et des trajets pour s'y rendre. Hors des soins corporels, des repas et des tâches ménagères... C'est le temps libre. Celui qui reste. Chacun·e en fait ce qu'il·elle veut. Mais à l'heure des réseaux sociaux et du méga-consumérisme ostentatoire, l'heure est peut-être venue de chercher en soi les chemins de la nécessité simple ; celle qui, symboliquement, s'oppose un peu à ces quelques-uns qui investissent massivement dans le « transhumanisme » et créent, sous nos yeux divertis, l'équation de *leur* futur : « l'argent, c'est du temps ».

Qu'appelons-nous le temps libre ? Quelles en sont les origines ? À quelles autres durées s'oppose-t-il ? Quel rôle joue le capitalisme dans le rapport au temps ? Que faisons-nous de ce temps « de loisirs » ? Pourrions-nous envisager d'autres façons d'utiliser les heures libres ?

Autant de questions fondamentales à propos desquelles, sur les pas de quelques auteurs dont les réflexions nous paraissent prégnantes, nous donnerons notre vision dans le texte qui suit. Au lecteur à présent de découvrir la sienne. Calmement. Librement.



# 1

Ils ne savaient à peu près rien mais ne connaissaient pas le besoin. Ils ne maîtrisaient aucun des codes de la société humaine mais n'avaient pas à *gagner leur vie*. Ils ignoraient le bien et le mal mais jouissaient d'une liberté absolue. Adam et Eve, futur jeune couple allégorique de la fin de l'innocence, de l'abondance et du loisir permanent, n'avaient aucune raison « immanente » de désobéir à la recommandation de leur « créateur ». Le premier accroc à un divin contrat dont ils ne comprenaient pas les termes leur fut fatal. L'humanité en pleure encore...

En plaçant l'arbre de la connaissance au beau milieu du jardin d'Eden, Dieu, éternel visionnaire, venait d'inventer, pêle-mêle, la tentation, la punition (elle viendra) et la cruauté : ses deux créatures vivaient l'Age d'Or mais il leur était interdit de le savoir ; ils devaient ignorer qu'ils étaient libres ; ils ne pouvaient comprendre le bonheur qui est. Cette pomme marqua le début de l'ère du « tu sauras que tu as été heureux une fois que le bonheur sera passé ». L'humanité en pleure toujours...

Alors Dieu, ravi d'avoir réussi un coup fameux en installant la charrue avant les bœufs, sortit de sa réserve et sa punition, par définition sans précédent, demeure la plus injuste jamais infligée à l'homme : l'Eve future<sup>1</sup> enfanterait désormais dans la douleur et serait dominée par son mari ; Adam travaillerait péniblement tous les jours de sa vie jusqu'à ce que mort s'en suive. Et telle cette discothèque qui, au petit matin, pousse dans la rue quelques derniers danseurs hagards, les laissant se débrouiller seuls pour fatiguer ce qu'il leur reste d'énergie artificielle, le Jardin d'Eden, sur les premiers humains, referma ses portes transparentes.

Le mythe est cruel et le châtement de Dieu qui mit fin à l'Age d'Or fut foudroyant. Après presque 30.000 années d'une écologie responsable marquée par l'abondance, la gratuité et le loisir, l'époque des chasseurs-cueilleurs se termina. Le temps de l'ignorance du temps s'éteignit inexorablement pour jamais ne revenir. La sédentarisation et la domestication, l'agriculture et l'élevage devinrent les piliers contrefaits des civilisations « travailleuses » du néolithique et les hommes, en chemin, s'égarèrent : ils commencèrent à produire plus qu'il ne le fallait,

engrangèrent des surplus et abîmèrent la nature ; ils se battirent pour des lopins de terre, puis se firent la guerre pour de plus vastes régions. L'homme se perdit, « inventa » la propriété, oubliant pour son propre malheur que « les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne ». (Rousseau, 2001)<sup>2</sup> L'homme « Caïn », pour les siècles des siècles, dominerait la planète.

Damage collatéral d'une rhétorique encore à imaginer, la notion de temps libre naîtra de la disproportionnée punition divine. Jusqu'alors, point de temps. Encore moins de temps qualifié de « libre » ou de « contraint ». Jusqu'alors, un soleil qui réveillait les appétits et couchait les fatigues. Puis le soleil qui prit du grade pour devenir le premier contremaître, celui qui marque l'appel des troupes besogneuses et rompt les rangs lorsqu'il estime avoir brillé assez longtemps. Les hommes calquèrent le temps prescrit pour le travail sur celui du stellaire chef d'équipe. Alors naquit le temps « libre », celui qui, ontologiquement, s'oppose au temps prescrit. Le temps humain prit vie dans l'altercation primitive entre l'ailleurs innocent et l'autrement travailleur. Le temps libre devint celui qui reste, après.<sup>3</sup>

Longtemps ce moment de liberté fut occupé par le repos et les repas. Lorsque mourut le Nazaréen, que le clergé naissant transforma les mythes en prescriptions essentielles, il commanda aux hommes laborieux de ne pas perdre leur temps en futilités mais d'user de ces heures « non-ouvrées » afin de connaître Dieu et d'élever leurs âmes. Ainsi l'Église contrôla-t-elle la vie des travailleurs libres durant 1000 ans de féodalité puis de régime seigneurial.

Au 19<sup>e</sup> siècle, tandis que les pays occidentaux bannissaient officiellement l'esclavage au dépens duquel les nés-riches de la terre avaient des siècles durant fait fructifier leurs héritages fonciers, ces « lésés » de l'abolition furent largement indemnisés pour « la perte enregistrée » et investirent leurs surplus de capitaux, gagnés à la sueur du front des autres, dans les industries nouvelles. L'histoire put se perpétuer. Les nés-riches y gagnèrent même au change : ils purent continuer à faire travailler des humains dans le seul but de gonfler leurs profits. Ils les appelèrent « ouvriers ». Ils purent continuer à faire travailler les enfants de ces ouvriers. Aucune loi, jusqu'alors, ne leur interdisait de le faire. Ils donnèrent du travail aux nés-pauvres et furent dorlotés par le pouvoir pour cela. Il n'y avait plus personne pour leur reprocher de tuer les pauvres à la tâche ; ils devinrent même,

preuve que l'époque pouvait déjà se moquer d'elle-même, des « capitaines d'industries »... Certes il leur fallut rétribuer cette main-d'œuvre d'un salaire à la hauteur de ce que le déjà tout puissant capital jugeait équitable (de quoi se nourrir, se loger et s'habiller); certes il leur fallut veiller, en limitant quelque peu la durée du travail (maximum 14 heures par jour vers 1850), à ce que leur « capital humain » ne meure pas trop promptement, mais les héritiers du capitalisme s'appliquèrent à démontrer que ce néo-esclavagisme<sup>4</sup> serait profitable pour la classe dominante et les gouvernements occidentaux finirent par les remercier pour cela. Le productivisme, preuve par l'absurde que les hommes aidés par les machines pouvaient produire toujours plus, s'imposa comme le bras armé d'un capitalisme ironique et meurtrier.

Las !, le « temps pour soi » dont disposait le travailleur demeurait partie congrue de ses journées, de ses semaines éreintantes; de douze à quinze heures de labeur quotidien et un jour de repos hebdomadaire. Il lui fallut attendre les premiers mouvements de défense des ouvriers, les premières revendications pour le partage du travail et les augmentations salariales pour qu'enfin lesdits mouvements ne se penchent, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle sur le bien le plus précieux de son univers encarté: le temps. Les mouvements ouvriers chrétiens, dignes applicateurs de la doxa millénaire du clergé, estimèrent que le temps « libéré » servirait à préparer les festivités religieuses du dimanche. Fort heureusement, les mouvements ouvriers laïcs œuvrèrent pour un « relèvement moral » de la classe ouvrière où l'alcoolisme et l'analphabétisme étaient jusqu'alors largement répandus et favorisèrent la formation, l'éducation et les loisirs « sains ». Le temps libre réclamé et grappillé sur l'horloge à la fin du 19<sup>e</sup> siècle signifiait « du temps à réinvestir dans des occupations « morales » (la famille), intellectuelles (la formation), et intelligemment divertissantes (le sport, la musique). »<sup>5</sup> Tandis que se délimitait arbitrairement le temps de travail, germa enfin l'idée des *loisirs* pour tous<sup>6</sup>... Jusqu'alors, ce concept de *loisir* évoquant un temps dont on peut librement disposer en dehors de ses occupations habituelles et des contraintes qu'elles imposent, il s'avérait évident que seule une classe particulièrement aisée pouvait occuper *librement* son temps par quelque activité ludique. Dès les prémices d'une époque que Thorstein Veblen (1899/1978) nomma « la phase prédatrice »<sup>7</sup>, le groupe humain se trouvait divisé en deux parties inégales: d'un côté les pauvres, sans titre et sans héritage qui devaient travailler, « gagner leur vie »<sup>8</sup>,

pour avoir le droit de survivre sur la terre; de l'autre, un petit groupe, déjà, de riches propriétaires pour lesquels l'oisiveté marquait le symbole absolu d'une supériorité usurpée. Avoir le pouvoir de ne pas travailler devint principe de puissance, puis de richesse; occuper son temps « oisif » de manière abondamment ostentatoire devint une obligation vitale pour un entre-soi de propriétaires élus. L'instinct prédateur de l'humain « supérieur » transmuta, lentement, d'une volonté de conquérir davantage, de posséder plus d'esclaves et, pour ce faire, de tuer plus, vers une insatiable folie de l'accumulation matérielle imposée sournoisement par un capitalisme qui semblait définitivement échapper au contrôle de ses premiers apôtres. L'homme oisif du 19<sup>e</sup> siècle ne guerroyait plus pour satisfaire sa soif de puissance, il amoncelle les objets luxueux et, surtout, les montre. Il « invente » les loisirs ostentatoires et se souvient de ses bas instincts prédateurs en pratiquant la compétition sportive... Il dépense des fortunes au *country club*, mesure sa réputation à la taille de son bateau amarré au *yacht club* et ne peut décemment pas imaginer perdre une partie de *lawn-tennis* contre cet autre propriétaire moins « riche » que lui : le sport ou la translation post-moderne de l'instinct prédateur.

Naturellement, tandis que les travailleurs obtinrent progressivement la journée de douze heures, leurs revendications personnelles étaient alors de pouvoir atteindre un mode de vie qui copiait celui de détenteurs du capital, donc de consommer, comme les bourgeois du 17<sup>e</sup> siècle voulurent imiter la vie de la cour et « vivre comme des Princes ». Or, les bourgeois riches et oisifs, patrons des usines qui les employaient, enjoignirent les travailleurs à occuper leur temps *non-prescrit* à prier Dieu, à vivre chichement et sans exigence afin de se rapprocher de son royaume. Conserver les êtres voués à la basse besogne dans l'ignorance la plus ténébreuse afin qu'ils ne contestent ni ne protestent et demeurent obéissants, telle était, depuis deux mille ans, l'objectif des puissants. Menacer d'une féroce punition divine tous ceux qui manifesteraient le besoin de savoir et de connaître, telle était leur arme. Le mythe du Paradis perdu était devenu somme de symboles menaçants, puis prescription rhétorique et enfin inhérente condition au productivisme béat. Le début du 20<sup>e</sup> siècle marqua fort heureusement une rupture. Les mouvements ouvriers et syndicats naissants invitèrent les plus pauvres à user de leur



temps libre pour se former et comprendre.<sup>9</sup> Pour apprendre et sous-entendre. Pour lire et résister.

Les classes privilégiées, oisives et rentières, continuaient quant à elles à gaspiller leur temps et, dans le seul but de montrer leurs richesses, continuaient à gaspiller leurs biens ; elles continuaient à codifier la *consommation ostentatoire*...<sup>10</sup> Les pauvres ou la tentation de survivre. Les riches ou la tentation de sur-vivre.





## 2

Et les hommes cherchèrent à dompter le temps, qui devint l'objet de toutes les recherches (depuis Aristote), de tous les fantasmes et de tous les espoirs. C'est l'Église, encore, qui rompit le charme; à la faveur d'une bulle du pape Sabinianus, au 7<sup>e</sup> siècle, il fut décrété que les cloches des monastères sonneraient sept fois par vingt-quatre heures.<sup>11</sup> Le rythme variable du cycle naturel fut enfermé, pour l'intérêt *supérieur* des monastères qui ne tardèrent pas à devenir le premier modèle « industrialiste » de l'histoire.<sup>12</sup> Jusqu'alors, l'astre solaire, seul maître des heures, devait les visages des arpenteurs des champs et faisait briller les pièces martelées par le forgeron. Sa privatisation par l'Église transforma ses vertus millénaires en douleurs quotidiennes pour les premiers proto-martyrs d'une civilisation industrielle à venir; les travailleurs libres brûleraient désormais sous les rayons du soleil d'été et ses reflets aveugleraient le forgeron.

À relire Lewis Mumford, penseur du 20<sup>e</sup> siècle, l'on tiendra l'invention de l'horloge mécanique comme point de départ de l'âge industriel moderne<sup>13</sup>; comme point de départ d'habitudes d'ordre temporel dont le capitalisme tire profit aujourd'hui encore. Ce sont d'ailleurs les bénédictins qui, par leur discipline, auraient mis fin à une forme *dilettante* de travail et jeté ainsi les bases de l'univers capitaliste à venir. Dès le 13<sup>e</sup> siècle, les moines utilisent l'horloge mécanique comme catalyseur de leur propre énergie vitale et spirituelle: la journée est artificiellement découpée en parties égales et les heures sonnent, qui donnent un sens inédit au temps qui passe. Ainsi les cisterciens ne lisent-ils plus le texte durant une période libre mais jusqu'au prochain tintement de la cloche; ne travaillent-ils plus, pour la communauté, jusqu'au remplissage du panier de légumes mais continuent-ils à l'alourdir, même s'il déborde, en attendant que sonne l'heure.

L'instrument sortit des monastères et la sonnerie des cloches apporta une régularité jusqu'alors inconnue dans la vie des travailleurs et des marchands. On commença à compter le temps, à le découper et, par renversement, en déplorant son absence, à lui donner de la valeur. Le cadran prit la place de l'Éternité, qui cessa d'être désormais le point de convergence des actions humaines. On détermina progressivement la quantité d'énergie horaire nécessaire, laquelle permit la standardisation qui permit,

plus tard, le productivisme. Car au fond, à qui pouvait profiter ce découpage artificiel et sonnaillant? L'homme ne pouvait-il se satisfaire du rythme changeant de la nature? Ne pouvait-il continuer à manger quand tirailait son estomac? À dormir quand glissaient ses paupières? À labourer la terre quand lui venait la force? À se reposer davantage en hiver, tandis que le soleil se montrait plus paresseux? L'horloge mécanique apporta à l'homme les normes, les objectifs et la crainte de ne pas les réaliser; elle inventa la notion de « temps de travail », inconnue jusqu'alors. L'horloge mécanique instilla à l'homme la notion du temps substance, du temps qui s'écoule selon un découpage de plus en plus fin (heures, minutes, secondes) et l'angoisse de ne plus retrouver le temps qui vient de passer.



### 3

Le cadran assassina l'homme « nature » et lui substitua l'homme « rentable » ; l'homme « industriel ». Si le temps mécanique, temps homogène fait d'unités semblables, devint rapidement l'objet de toutes les expériences de manipulation visant à le retarder, le réduire ou l'allonger, le temps organique – la *durée* de Bergson – était défini comme « une multiplicité qualitative, hétérogène, d'instants vécus ». <sup>14</sup> *Le temps psychologique*. Un patron pourrait décider de réduire de quarante-cinq à trente minutes le temps de pause-déjeuner de ses ouvriers ; il agirait en quelque sorte artificiellement sur le temps mécanique en le compressant pour gagner quinze minutes de productivité. Le temps de l'ouvrier en serait impacté, peut-être moins par l'action d'un minutage précis que par le besoin de devoir manger plus rapidement ; par la sensation désagréable d'une *activité de repos* accélérée. <sup>15</sup> La spécificité existentielle du temps est conçue comme une altération et ressentie différemment selon l'humeur ou les conditions extérieures. Ce temps-durée est absorbé par l'homme. Bon gré, mal gré.

Qui pourrait feindre d'ignorer le *temps long* ? Le temps des réunions professionnelles interminables, le lundi matin, lorsqu'autour d'une table trop éclairée gesticulent quelques médiocres collègues en quête d'une visibilité qu'ils estiment stratégique. Monsieur Lambda – peut-être a-t-il mal dormi, pas assez, trop fort – ne participe ni ne pense, n'interrompt ni ne parle. La situation ne présente pour lui aucun intérêt. Il épie sa montre et trouve le temps « long ». Il connaît l'ennui ici et maintenant ; le passé est inutile et le futur ne lui apparaît que comme la suite immédiate de ce moment pénible. Lambda, focalisé sur le passage des secondes, étanche involontairement l'écoulement de la durée. Ce faisant, il crée une *relativité propre* et ignore qu'il traverse un climax de *paradoxe temporel* : son ennui se mue en stress, puis en angoisse, il n'a comme obsession que de faire avancer sa montre plus vite et son temps-durée s'oppose brutalement à celui des collègues motivés. Et pourtant cette réunion aura duré deux tours d'horloge pour tout le monde. Plus grave, Lambda, mobilisant toute son attention sur ce qui lui paraît « ne pas avancer », ne se rendra peut-être jamais compte que cette capacité de concentration sur le temps qui passe lui manquera le jour où il vivra un bon moment. À sa façon, replié

sur lui-même, Lambda vient de générer un *paradoxe temporel psychologique*.

Par ce renversement émotionnel, Lambda a « profité », à son corps défendant, de chaque minute de cette réunion à laquelle il aurait voulu ne jamais assister. Mais lorsque Lambda déambulera lentement avec ses deux jeunes enfants dans ce parc inondé par un plein soleil de septembre, il ne s'ennuiera pas et s'il regarde sa montre ce sera pour se demander qui a bien pu lui faire cette mauvaise farce de projeter la petite aiguille « directement » du chiffre 2 vers son lointain voisin, le 5. *Le temps court*. Le temps des moments parfaits ; le temps dont on voudrait suspendre le vol, comme l'écrivit si joliment le poète. Hélas !, c'est aussi le moment choisi par notre cerveau, vieil écornifleur cauteleux, pour accélérer les impressions et les sensations. Et le temps, que l'on voudrait si long, passe vite. Plus vite. Et lorsque Lambda quittera le parc, il n'ignorera pas qu'il lui faudrait accompagner les rires de ses enfants fatigués ; qu'il lui faudrait tenter de prolonger, un peu, ces moments magiques. Mais Lambda ne pourra pas. Une inquiétante étrangeté s'emparera de lui, qui lui glacera l'échine et le rendra taciturne : le moment sera passé. Si vite. Il n'en restera que ces petites touches de souvenirs que voudra bien lui octroyer, s'il n'est pas trop vicieux, son cerveau léonin.

Il arrive quelquefois que l'on soit à ce point angoissé par ces deux antagonismes temporels (court – long) que l'on y pense perpétuellement, et y travaille sans cesse à tenter de gommer ces injustes ressentiments afin qu'enfin une heure devienne une heure. D'aucuns se lancent alors à corps perdu dans une course effrénée vers la jouissance perpétuelle ; tels autres entament simultanément divers projets « urgents »... Les uns et les autres triturent le temps psychologique, le déforment, le font onduler et en éprouvent la vexante ductilité. Et c'est à ce moment qu'opère sur eux une autre forme de l'ambigüité du cadran : le *temps flasque*, le *temps mou*. Le temps de la conscience du temps, celui qui empêche, qui anesthésie et qui euthanasie. Car pendant que la lucidité des « choses à faire avant la fin » s'impose comme la seule vraie alternative au temps qui passe, pendant que la liste des envies impérieuses s'allonge et que jamais aucune ne se réalise pleinement, cinq, puis dix années ont passé. Et pendant ce temps-là, le temps passe, et les enfants de Lambda sont devenus grands...

## 4

Pour valoriser ce qu'il produit, le capitalisme mesure donc le temps. D'abord la durée horaire nécessaire à la réalisation (la reproduction) d'un objet, d'une pièce. Puis la durée nécessaire pour chaque partie du dit-objet et enfin la durée de chaque geste humain nécessaire à la réalisation d'une partie d'un objet. En mesurant le temps, le capitalisme a créé l'homme découpé par les secondes : autant de coups de pioche par minutes, autant de tours d'écrou, de points de soudure. Ainsi valent, aujourd'hui encore<sup>16</sup>, les membres de l'ouvrier / travailleur ; indépendamment de son corps. Mais le capital mesure aussi le temps pour en délimiter les contours de la rentabilité : définir cette durée mouvante de ce que Marx appelait le « surtravail », point au-delà de la productivité, et donc du temps de celle-ci, à partir duquel la plus-value se définit vraiment. Or cette plus-value doit transiter vers ses bénéficiaires et les méthodes anciennes, billets à ordre, paiement en espèces, deviennent vite agaçantes pour des investisseurs impatientes de recevoir leurs dus afin de le réinvestir aussi vite que possible. Et les détenteurs du capital d'inventer l'expression « le temps c'est de l'argent » !

Alors donc, le capitalisme, furoncle depuis si longtemps indépendant de l'ego de l'homme prédateur, chargea la finance, son plus fidèle ténia, de réfléchir à des solutions qui permettraient de transférer des sommes d'argent le plus rapidement possible. Chose faite : la finance captura l'informatique balbutiante pour en faire son outil, et l'outil se développa vite. Très vite. Virements bancaires en date valeur « jour », multiplication du nombre d'opérations de *trading* à la seconde pour le plus grand bonheur des *scalpers*<sup>17</sup>... le système en était là et la finance avait créé la temporalité efficiente la plus rapide qui soit. Le progrès fut rapide et efficace. Quoi de plus naturel : le capital l'avait exigé ! Les ultras-capitalistes ne « perdent » désormais plus une seconde. Tout va bien.

L'homme a voulu dompter le temps. Le capitalisme en a profité pour l'associer à ses vellétés pécuniaires en définissant la « valeur-temps ». Des horaires furent donnés au temps. Des horaires furent donnés à la production et à la distribution. Des horaires furent donnés aux travailleurs qui furent presque fiers de les respecter, qui arboraient leurs jolies montres-bracelets,

ersatz modernes des fers attachés aux esclaves des siècles précédents...

Le capitalisme a imposé son propre temps, au détriment du temps ancestral, celui de la nature et des saisons. Et si l'horloge mécanique avait posé le premier jalon du délitement de la nature, du délitement du climat ? Du délitement de l'espèce humaine ? Et pendant ce temps, le GIEC<sup>18</sup> nous le dit, ignorant presque le lourd symbole du recours caustique à l'aiguille qui trotte pour le gain des uns et le malheur des autres : « il est minuit moins cinq ».





## 5

Et puisque les économistes de toutes les époques et de tous les courants se sont chamaillés pour déterminer la date exacte des débuts du capitalisme, l'on retournera à Lewis Mumford qui, dans son ouvrage *Technique et Civilisation* (2016), épingle les mines, lieux cachés, secrets, où le travail n'était au Moyen-Âge pas considéré comme «digne de l'homme»<sup>19</sup>, comme marqueurs d'un nouveau système économique en gestation. Ce n'est en effet qu'à partir du 14<sup>e</sup> siècle, en Allemagne, que l'exploitation du sous-sol fut entreprise par des hommes libres qui établirent une collaboration basée sur le partage; cela fonctionna si bien que les sols durent être plus profondément fouillés. Les travailleurs ne disposant pas des fonds nécessaires aux investissements techniques utiles pour creuser plus avant et poursuivre leurs activités, ils commencèrent à se tourner vers de nouveaux associés qui apportèrent des capitaux et non plus du travail. Les ouvriers-proprétaires initiaux furent rapidement évincés, ne se distribuèrent plus les bénéfices de leur travail et reçurent, pour solde de tous comptes, un salaire misérable. Le règne des propriétaires-absents commençait. Il marqua aussi les débuts du travail «abstrait» pour les hommes libres qui, pour la première fois, ne produisirent plus pour leur consommation ou pour leur commerce d'artisanat mais juste pour produire, pour d'autres. Pour le capital.

Il en devient presque fascinant, à l'aulne de ce que l'on devine du capitalisme et de son urgente nécessité d'inventer sa propre temporalité, de considérer que de la mine sombre et souterraine émergea cet invulnérable modèle économique. De considérer ce lieu où le distinguo entre le jour et la nuit est aboli, où le rythme de la nature n'a guère droit de cité. De considérer que l'horloge mécanique trouva dans ses sinistres artères, comme dans les réduits enténébrés des monastères bénédictins, les lieux de son tutélaire développement. De considérer enfin que des ténèbres naquirent les conditions immanentes d'une paradoxale manière de malmener la terre et les humains qui vers les ténèbres les renvoient à pas de géants. Il en devient fascinant de considérer que l'être humain revit perpétuellement la punition du Paradis perdu lorsque, ignorant, il fut pour la première fois puni par un seul, qui inventa les conditions des ténèbres à venir; c'est du fond

de ces mêmes ténèbres que quelques-uns reçurent le droit, par consentement silencieux, de réduire les travailleurs des temps modernes en esclaves maintenus dans l'ignorance... Encore.



## 6

La première moitié du 20<sup>e</sup> siècle opéra une mutation fondamentale pour l'histoire des travailleurs occidentaux qui obtinrent, après des décennies de combats syndicaux, la journée de travail de huit heures (1921 en Belgique), la semaine anglaise (voire la semaine de cinq jours), et enfin, les congés payés en 1936. Pour la première fois depuis le Mythe originel, la majorité des femmes et hommes d'occident disposèrent d'un peu de temps réellement pour eux. Non plus seulement les propriétaires investisseurs, non plus seulement les aristocrates et leur ennui raffiné, non plus seulement la grande bourgeoisie toujours si prompte à pactiser *pour vivre comme les rois...* Tous les travailleurs connaîtraient du temps pour « eux ». Comment allaient-ils l'utiliser ? Seraient-ils suffisamment « responsables » pour ne pas « perdre leur temps » ? L'ultra-capitalisme, en mode anthropophage insatiable, ne pouvait pas ignorer qu'il maîtriserait sournoisement ce « temps non prescrit ». N'avait-il pas deviné, en instrumentalisant la mesure du temps à des fins productivistes, que ce comptage d'un nouveau genre dégoulinerait lentement sur l'activité humaine au sens large. Toute l'activité humaine. Car, comme le dit fort justement Alain Bihl<sup>20</sup> (2005) : « être salarié, c'est subir en permanence des contraintes d'emploi du temps non seulement pendant son travail salarié lui-même ; mais encore en dehors de lui, étant donné que le temps de travail constitue encore l'essentiel du temps (quotidien, hebdomadaire, annuel, sur la durée d'une vie) de la majeure partie des individus. On peut mesurer cette généralisation de la mesure du temps à l'universalisation des horaires (d'ouverture et de fermeture, de départ et d'arrivée) ; de la montre-bracelet (on porte l'instrument de la mesure du temps sur soi) ; de l'agenda (sur support papier ou électronique), tous deux instruments d'une planification de l'emploi du temps et de l'optimisation de son usage. »

Ainsi donc le capitalisme s'était rendu maître du temps libre de ses néo-esclaves. De notre temps libre. Ayant perdu une partie en se voyant contraint de concéder des heures d'activité ô combien rentables pour lui, il se vengea, directement, en imposant par exemple à ses travailleurs de prévoir leurs jours de congés longtemps à l'avance et en généralisant le pointage ; indirectement, en leur laissant croire que le bonheur passait par

l'accumulation des biens et que dépenser devenait la principale source de délice et, *in fine*, un devoir social. La publicité se chargea de rappeler à tous comment dépenser « utilement » ses quelques sous difficilement épargnés et la consommation devint universelle, opérant 24 heures sur 24... À défaut de ne pas « perdre son temps », on ne ferait pas « perdre son temps au capital ». L'ouvrier exténué alimentera, sans le savoir et par une consommation extra-nécessaire qu'il lui sera vigoureusement conseillé d'adopter, le cercle si peu vertueux du capital : un sou gagné à la sueur de son front ou de son âme, c'est selon, retournera dans le « système » et peut-être même, comble du vice, dans la même poche du même détenteur du capital. Du même patron !

Il serait pourtant naïf de penser que le travailleur ne porte pas, à sa manière, une part de responsabilité dans le processus de ce que l'on pourrait appeler le casse du siècle. Après tout, cet « homme posthistorique »<sup>21</sup>, si brillamment anticipé par Lewis Mumford dans *Les transformations de l'homme* (1956), texte visionnaire s'il en est, cet homme ayant absorbé la machine et se laissant guider par elle, cet homme oublieux de son propre passé et de sa propre nature animale originelle, cet homme se pliant à une nouvelle culture mondiale visant à l'uniformisation. Cet homme, réduit à un faisceau de réflexes, qui devient lui-même machine, cet homme dénué progressivement de sympathie et d'empathie, cet homme content de son sort, incapable d'imaginer qu'il faille se révolter contre cette société déshumanisée... cet homme, selon Mumford, c'est nous !

Hélas !, une fois encore, le capitalisme, système régulé par un instinct de conservation supérieur, a intégré depuis longtemps cette appétence humaine pour l'uniformité. Les travailleurs luttent, depuis des siècles, pour l'obtention de « temps libre » ? Qu'importe. Les propriétaires du capital, fins observateurs de leurs « ressources humaines »<sup>22</sup>, ont compris qu'ils et elles n'ont qu'une envie, une jalousie : avoir le même style de vie que les riches. Ils ont désormais des loisirs ? Un mal pour un bien : les riches inventent la culture de masse, pour divertir les pauvres, décider à leur place<sup>23</sup> ce qu'ils doivent faire de leur temps non prescrit et gagner davantage d'argent au passage ! Les riches détenteurs du capital font la télévision, les pauvres<sup>24</sup> la regardent. Ils investissent dans le *football*, les pauvres donnent jusqu'à leurs congés-payés pour s'offrir un abonnement à l'année. Ils possèdent

les radios et les maisons de disques, les pauvres n'écoutent que ce qui passe sur les ondes. Ils dénaturent l'urbanisme des villes pour y installer d'immondes complexes cinématographiques, les pauvres s'y ruent pour « voir » le même film. Ils saccagent les plus belles baies du monde pour y construire des « *resorts* », les pauvres y dépensent l'argent qu'ils n'ont plus, tant que c'est « loin » et « au bout du monde ». Les maisons d'édition dont ils sont propriétaires n'impriment plus les textes audacieux, les pauvres veulent *Harry Potter* et *50 nuances de Grey* ! La culture de masse figure un énorme gâchis pour la civilisation occidentale, incapable, au 20<sup>e</sup> siècle, de reconnaître aux travailleurs de plus en plus instruits et curieux, le droit fondamental de disposer à leur guise de leur temps « libéré ». Plus grave, ou plus vulgaire, les riches propriétaires, rodés depuis le milieu du 19<sup>e</sup> à assurer leur position sociale en exposant leurs nombreuses possessions (consumérisme ostentatoire) et en se « montrant » dans les *country-clubs* les plus chers et les salles de spectacles les plus prestigieuses (loisirs ostentatoires) pouvaient-ils décemment tolérer que « leurs » travailleurs, « leurs » ouvriers fréquentent le même monde de loisir, se retrouvent assis dans la même salle qu'eux pour entendre le même opéra ? Avant même que quiconque ne se fende d'une réponse, l'industrie avait déjà réinventé les dividendes du futur en phagocytant les désirs culturels de la classe dominée ; le *marketing*, par quelque subtil mécanisme de manipulation dont il a le secret, réussit à laisser croire aux moins riches que tout ce qu'ils désiraient pour se divertir se trouvait dans les publicités et nulle part ailleurs.

Mieux, ragaillardisé depuis les années 1980 par l'irresponsable comportement de quelques puissants d'adidas belges ou français qui, considérant que « tout ce qui est anglo-saxon est en avance, donc forcément bon » en imposèrent les funestes méthodes aux logiques commerciales et managériales de leurs entreprises, le *marketing* devenu roi réussit le tour de force de transmuter le « dévouement des masses »<sup>25</sup> en une somme de dévouements individuels supérieurs qui plaida avec assiduité et conviction pour la reconnaissance de la culture populaire (« ce qui ne mange pas de pain » mais connaît un réel succès) comme culture tout court. L'industrie de l'*entertainment* y gagnait sur tous les tableaux. La culture de masse était devenue consumérisme de masse et les influenceurs à la solde de ladite industrie lui conférèrent ses lettres de noblesse les plus sérieuses.

Pendant ce temps, nous, indémodables travailleurs niais, pensions toujours disposer de notre temps à notre guise... Hélas!, aujourd'hui encore nos loisirs et nos activités « extra-professionnelles » ou « extra-scolaires » semblent irrémédiablement coulés dans le même moule rassurant de l'uniformité universelle. Le conformisme continue de nous apaiser. Avec sa théorie de la *consommation ostentatoire*, c'est Thorstein Veblen (mort en 1929) qui semble avoir eu deux fois raison en un siècle à peine: dans sa description des habitudes consuméristes des nantis oisifs de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, lorsqu'il épingle la manière dont le capitalisme crée des besoins non-utiles à la survie de l'élite humaine et en impose la « monstration »; dans sa fine analyse des rêves consuméristes d'un prolétariat en profonde mutation, lorsqu'il universalise un concept qui vit aujourd'hui encore. Le 20<sup>e</sup> siècle, lieu de naissance des inégalités économiques augmentées, vit en effet apparaître kyrielle de sous-classes sociales intermédiaires (classe moyenne éclatée) qui n'eurent de cesse de démontrer leur singularité financière par la consommation ostentatoire qui, désormais, n'appartenait plus aux seuls détenteurs du capital.

L'apparition d'internet opéra un changement de point de vue inattendu: par renversement, cette « façon de passer son temps libre en montrant sa capacité financière » est devenue une nouvelle norme à cause des réseaux sociaux. Il s'agit désormais d'« utiliser » son temps libre en le montrant, au sens littéral du terme, sur Facebook, Twitter ou Instagram non plus seulement pour prouver que l'on a de l'argent et que l'on consomme mais pour tenter, en plus, de faire approuver sa créativité en la matière. Hélas!, le phénomène n'est que trop connu: lorsque tout le monde cherche à tout prix l'originalité, cela génère une nouvelle norme. Ainsi en est-il de ce fléau de la photo / post en direct du plat de restaurant (avant dégustation s'entend) qui, incidemment, répond à une triple contrainte d'un nouveau totalitarisme du temps libre: on consomme, de préférence cher et chic, on entretient sa vie sociale et surtout, on la montre. La savoureuse photo postée doit maintenant vivre sa vie, c'est à dire être adoubee par le réseau; être « *likée* ». Cette seconde vie sociale, qui rend des comptes et montre des chiffres, est une vertigineuse invention d'un nouveau genre que même les nantis du siècle dernier, qui se battaient pour figurer dans le bon club sportif ou pour posséder la bonne automobile n'eurent pas à connaître. Cette seconde vie sociale n'est rien d'autre que le

consumérisme au cube (si l'on considère que le consumérisme ostentatoire figurait le degré au carré) d'un système comminatoire qui a trouvé, en ses moutons dociles qui restent convaincus qu'ils ne sont rien s'ils ne sont pas « 1000+ », une inespérée nouvelle manière de se régénérer. Demeure la question de l'intérêt de la chose. Aurait-on imaginer dans les années 1960 le petit bourgeois fonctionnaire dînant au restaurant avec quelque ami, dégainant son Leica dernier cri, prenant une photographie du plat qui venait de lui être servi, courant le lendemain au laboratoire le plus proche pour faire développer son cliché culinaire sur papier mat et déambuler ensuite, à pied ou en voiture, afin de distribuer cette preuve de « vie sociale » dans les boîtes aux lettres des domiciles de ses amis « de réseau » afin qu'ils sachent ? Aurait-on imaginé les dits-amis prenant leur téléphone pour avertir leur ami fonctionnaire qu'il approuvait, qu'ils adoubaient la manière consumériste de leur ami ? Certes non. Or les réseaux d'amis, de relations professionnelles existaient bien entendu dans les années 1960 et il était déjà conseillé de les nourrir régulièrement pour qu'ils ne se tarissent pas. Alors quoi ? Nous en sommes là ? Donner sa vie en pâture pour quelques « likes » ? Montrer. Se montrer.

N'avait-t-on rien vu venir avec la diffusion en France des premières télé-réalités, apparues bien avant la naissance de Facebook ? Le Loft, la Star Academy, puis les autres. Quelque chose avait pourtant changé. Qu'est ce qui pouvait pousser un humain de la classe moyenne, naturellement si prompt à revendiquer davantage de temps libre, à l'utiliser, à l'user, à le perdre de cette manière ; des heures passées à regarder et écouter des anonymes qui trucidait la langue française, se disputaient comme des charretiers, mangeaient comme des porcs et flirtaient comme ils mangent ? Mais tout le monde s'était trompé d'angle : le spectacle se trouvait chez les spectateurs ! À force de se voir, de voir des gens « comme eux » dans l'écran de leur télévision, leur regard finit par se renverser. Ils se regardaient. À force de spectacle si peu spectaculaire, la caméra se retourna vers le vrai spectacle : les victimes consentantes du spectacle cher à Guy Debord devinrent, par assiduité, les actrices malgré-elles d'une rétroversion du « spectaculaire ». Les victimes de l'aliénation demeurèrent les mêmes ; seul le point de vue avait changé. Dans un film documentaire de 1974<sup>26</sup>, on pouvait entendre Debord dire : « les spectateurs ne trouvent pas ce qu'ils désirent, ils désirent ce qu'ils trouvent. » Il semblerait qu'aujourd'hui, par

homologie, par confusion des « regardés » et des « regardants », désir et offre ne fassent plus qu'un ! Commença alors l'ère des écrans qui nous regardent.

Presque vingt ans après ces premières émissions de « télé-réalité », le style avait évolué. Les jeunes anonymes en quête de célébrité trouvaient toujours de quoi provoquer le destin mis en scène dans plusieurs émissions délirantes de vulgarité, mais le concept s'était tellement étoffé que, même si la finalité demeurait pour les uns de passer à la télé, pour les autres de se voir dans le miroir et de croire que ce serait un jour leur tour d'y aller eux aussi, les boîtes de production du monde entier devaient convoquer tous les alibis imaginables pour continuer à donner l'impression que le *show* était vraiment intéressant : chanson, pâtisserie, mode, décoration, éducation, immobilier... Tout le monde pouvait tout faire et tout le monde pouvait voir tout le monde en train de tout faire.

Cette télévision, dont l'écran se voit aujourd'hui décliné sur tous les *smartphones*, toutes les tablettes et tous les ordinateurs portables, continue à occuper une part non négligeable<sup>27</sup> de notre temps libre et assume désormais ses ambiguïtés. Ainsi, sur une de nos chaînes nationales, RTL-TVI, pouvons-nous voir l'émission *Vu à la télé*, montrant des binômes de téléspectateurs en train de commenter le programme qu'ils regardent, au même moment, sur leur écran de télévision. Une partie de la boucle se referme : un téléspectateur regarde des téléspectateurs, assis sur un canapé, qui regardent divers programmes télévisés qui, quelquefois sont des télé-réalités dernière génération dans lesquelles les participants passent une bonne partie de leur temps à se regarder et à juger de leur apparence par reflet (les miroirs sont partout). Mais au fond, qui regarde qui ? Prodigueuse interrogation ! Et il reste de la marge pour arriver au bout de ce spectacle de la désolation narcissique au cube : les téléspectateurs-acteurs de cette émission pourraient regarder une émission qui mettrait en scène une autre émission montrant des téléspectateurs assis dans un canapé regardant la télévision... Une fois encore, Debord avait eu raison trop tôt. Pas certain toutefois qu'il ait osé, dans ses pires délires paranoïaques, imaginer une mise en abîme aussi vulgaire de l'écran qui regarde la « célébrité » qui se regarde.

Les loisirs, nous l'avons vu, deviennent une urgente course contre-la-montre de la monstration. Il faut immédiatement montrer



que l'on consomme, que l'on a des amis et, par-dessus tout, être o-r-i-g-i-n-a-l! Mais « Comment l'individu peut-il se distinguer de son voisin s'ils consomment les mêmes biens? [...] [Cette contradiction finit] par donner à la recherche de la singularité l'aspect d'un symptôme social assez consternant, comme si le conformisme de la consommation de masse ne trouvait à se dépasser autrement que dans l'invention d'un conformisme de la singularité.»<sup>28</sup> Chaque « singularité », chaque « originalité » fonctionne de facto auprès d'un public hagard qui adhère dès lors qu'il pense que « cela n'avait pas encore été fait ». Les escrocs du nouvel imaginaire collectif n'ont pas mis longtemps à s'inscrire dans le sillage d'une sorte de Loi de Murphy renversée dont ils ont réussi à vendre l'image « originale » au plus grand nombre. Oui, tout ce qui « peut » arriver, arrive avec le conformisme de la pseudo-créativité.

L'on épinglera quelques-unes de ces inventions qui, pour peu qu'elles reçoivent la chance d'être présentées dans le cadre d'un journal télévisé ou d'une émission de consommation<sup>29</sup>, deviennent « tendances » par assimilation. Deviennent nos loisirs. Ainsi en va-t-il des cours de *pole dance*, discipline détournée des clubs de *strip-tease* américains, nettoyée de sa sulfureuse réputation et bombardée dans toutes les villes du royaume sous le label « activité nouvelle et complète »; de la *sylvothérapie*, activité qui utilise habilement le sentiment de culpabilité des citadins envers le délitement de la nature en les invitant à venir, sous le contrôle d'un coach, enlacer un tronc d'arbre afin d'en partager l'énergie pacifiante; du *piloxing*, qui opère un gentil *crossover* entre boxe, pilates et danse; mais encore, pêle-mêle des sports qui croisent d'autres sports, l'*aéroboboxe*, l'*aquabike* ou encore le *dynamo*, ou, parce qu'il fallait recycler le si vulgaire et mortifère « verre entre potes », les *bars sans alcools*, les *bars à jeux de société*... Exhaustivité ontologiquement impossible puisque le « conformisme de la singularité » n'a, par définition, aucune limite! Tout existe (ou existera promptement, c'est une question de calendrier consumériste) et tout fonctionne. Le succès est complet. Si l'on considère que les autres activités valablement opérantes pour prouver sa vie sociale – cours d'œnologie, brocante, exposition, cinéma, vide-greniers, restaurant, voyages (fréquents et lointains pour garantir l'effet sur les réseaux sociaux), *city-trip*, télévision, sport « classique » – sont renforcées sans cesse par leur capacité à agréger les pouces bleus et les cœurs rouges sur Facebook, l'on sera tenu de se demander si

les journées comptent toujours 24 heures. Comment font-elles-ils pour « faire » tout cela durant la durée encartée du temps libre ?

Parmi les loisirs les plus populaires du moment figure incontestablement le *running*. Depuis le début de la décennie, le *marketing*, réinventant l'art d'utiliser son corps pour courir d'un point A vers un point B, a euthanasié le « *jogging* » pratiqué depuis cinquante ans par des passionnés à travers le monde, pour lui substituer le « *running* ». Même activité, même contexte, même *timing* mais « *rebranding* » subtil et manifestement nécessaire pour laisser croire à nos contemporains sans imagination qu'il s'agissait là d'un nouveau sport. Et, puisque l'objet de l'escroquerie porte sur la création d'une nouvelle singularité, cela fonctionne. Le marché commercial du *running* est l'un des plus gigantesques de l'univers du sport. Le nombre de pratiquant·e·s explose littéralement : 5,5 millions en France en 2013, 7,8 millions en 2015 et 13 millions en 2017<sup>30</sup>... Les chiffres font froid dans le dos, qui depuis 2010, augmentent de pratiquement 100 % chaque année pour ce qui concerne les ventes des articles de chaussures de *running* pour femmes et autres accessoires ! Les occidentaux découvrent la course à pied. Mais pourquoi un tel succès ? D'aucuns mettent en avant les vertus médicales de ce type d'activité. L'on tendra à accepter l'idée qu'il est bon de s'adonner à une activité physique de temps à autre ; que l'homme sédentaire coûte potentiellement trop cher à la Sécurité sociale (qui ne manque pas de s'en plaindre et de le rendre coupable de bien des déficits). Pourrait-on simplement imaginer les blessures graves et parfois pérennes que peuvent causer le *running* lorsqu'on en commence la pratique après 40 ans, sans aucun passé sportif, sans aucune expérience ? Le capitalisme répond par la création de « *coach* sportif » puisqu'il existe bien des « *coachs* en tout »... Soit. L'on nous vend l'idée d'une activité sportive peu onéreuse. Pas précisément si l'on en croit les chiffres du syndicat professionnel français Union Sport et Cycle qui révèle que le budget annuel moyen consacré au *running* était de 524 € par personne en 2017. L'on nous vend l'idée d'une activité peu chronophage. Rien n'est moins sûr, lorsque l'on considère que les nouveaux accros du *running* courent entre quarante-cinq et soixante minutes, auxquelles il s'agira d'ajouter le temps d'étirements, de décompression et de douche. Une demi-heure de *squash* semble tellement plus ludique pour un résultat cardio équivalent... Demeure cet étrange paradoxe d'accepter de « perdre du temps » maintenant, par la pratique

d'une des activités les plus ennuyeuses, selon moi, dans le but de vivre mieux, en meilleure santé, plus longtemps, après! Le « *live fast, die young* », cri contestataire des *punks* des années septante, torréfié à la sauce « *running-smoothie* » est devenu « *live happy, die healthy* ».

Il se pourrait que la réalité soit plus instinctive. Certes, le capitalisme a créé un concept presque parfait, croisant hygiénisme culpabilisant, pression sociale, pseudo-originalité, suivisme grégaire (effet *bandwagon*<sup>31</sup>), promesse de devenir un *winner*, promesse d'une vie plus longue et féminisation d'une activité vieille d'un demi-siècle. Mais au-delà du concept à gogo, il nous paraît urgent de suggérer que convergent vers le nouveau *jogging* les plus délétères arguments prouvant la rémanence de ce que Veblen (1899/1978) nomma fort justement « l'instinct prédateur »; ce qui stimule par-dessus tout les nouveaux pratiquants du *running*, c'est inévitablement la performance et la mise en perspective de celle-ci. La comparaison et la concurrence féroce ont translaté vers les activités de loisirs sportifs et particulièrement vers le *running*. Les applications pullulent qui permettent de gérer en direct ses résultats et, nous y voici, de les poster sur Facebook. Il faut le croire, ce qui excite particulièrement les nouveaux « *runners* », c'est le matériel *high tech* développé par l'industrie 2.0. Selon l'étude récente citée précédemment, plus de 3 français sur 4 courent avec un objet connecté (application, montre GPS...) et partagent leurs performances sur Facebook. S'enclenche alors une suite de réactions qui n'a plus grand chose à envier à la comparaison des trophées de chasse de nos ancêtres du 8<sup>e</sup> siècle: un·e de vos ami·es Facebook publie un post passionnant montrant une image « *map* » d'un parcours réalisé dans les rues de son village, la durée du périple, le nombre de kilomètres parcourus et, fin du fin, la moyenne au kilomètre. Un commentaire auto-dépréciatif accompagne le plus souvent la mise en ligne de ces statistiques: « J'ai un peu honte de ma sortie, mais je viens seulement de m'y remettre depuis une semaine » ou « Pfff, je sais c'est nul »<sup>32</sup>. Cette stratégie de communication, presque auto-immune, porte en elle les germes d'une réciprocité obligatoire<sup>33</sup> qui semble dénuée, par nature, de toute conviction sincère. « *Likes* », « cœurs rouges », « *woaw* » représentent les marqueurs quantitatifs de la performance montrée en pâture; les commentaires acides en suggèrent les trophées symboliques et les jalousies contenues. « *Wow, fière de toi* », « *Super! Tu t'améliores* », « *Oula! Tu vas*

bientôt me rattraper!»<sup>34</sup>... Trois commentaires standards pour trois catégories illustrant la même concurrence, la même finalité prédatrice : la comparaison retenue, la comparaison cynique et la comparaison inclusive disent manifestement plus qu'il n'y paraît sur ceux et celles qui les génèrent, consommateurs prisonniers du « toujours plus loin, toujours plus cher, toujours plus visible ». Quitte à la sociologie d'étudier en profondeur ces pratiques, un poil narcissiques, qui, pour l'heure, polluent de plus en plus les fils « d'actualités » des profils Facebook.

La grande majorité des activités que nous avons l'impression de choisir pour « passer notre temps libre » semble donc s'agréger à la culture de masse classique (sport, vacances) ou à la culture de masse par association (brocante, vide-grenier). Jour après jour, les travailleurs du 21<sup>e</sup> siècle continuent de croire qu'ils réinventent les « armes de distraction massive » pourtant programmées par les logarithmes d'un l'ultra-capitalisme navigant depuis bien longtemps de l'autre côté du ciel.<sup>35</sup> Ce que nous créons en revanche, c'est notre propre degré d'assuétude, sinon à ces activités, du moins à la manière dont les réseaux sociaux en mettent la pratique en pâture ; nous avons, par le double effet croisé de notre besoin de mimétisme grégaire et par notre vile tendance au narcissisme le plus belliqueux, dessiné les contours d'un cadre « social » qui a fini par nous astreindre à une plus grande uniformité et, par effet miroir, à une nouvelle temporalité de nos « heures pour nous ». Un post Facebook « vit » à peine plus de 12 heures ; cette obsolescence programmée des loisirs « montrés » implique son utilisateur récurrent dans un cycle de durée raccourcie : une activité, une photo ou une vidéo, un post et quelques heures d'attente angoissante pour en contrôler l'impact, et, peut-être, obtenir quelques « likes ». Si non, c'est la descente pour les drogués du *temps libre partagé*.

Ainsi le temps du capital, après s'être imposé par contamination à ses « ressources humaines », a-t-il trouvé, à travers l'espace temporel des réseaux sociaux, un nouveau moyen de gérer le temps de tous, de motiver leurs loisirs et d'en encarter la pratique. Une fois encore, la victoire du capitalisme est totale, qui ne cesse de s'appuyer sur le dévouement de ses masses. Que dire alors de ces activités de loisir chronophages qui placent le travailleur volontaire dans un prolongement perpétuel de sa journée de huit heures ? Que dire de tous ces *after-work*, *repas d'entreprises*, *braderies* qui ne sont que des activités consuméristes auxquelles

il est vivement conseillé de participer? Que dire de ce *temps continué* que le système a réussi à imposer à un capital humain presque fier d'en assumer les conséquences; avec ce type de « semi-loisir » le temps pour soi tend à s'amenuiser et les principaux intéressés, refusant de comprendre que sans leur docilité, le *système* n'existerait plus, refusant de comprendre, de manière plus globale, que tout est fait pour culpabiliser les récalcitrants à la consommation quotidienne en leur rappelant qu'à cause d'eux, la croissance s'en ressentira et que des emplois pourraient être perdus, les principaux intéressés brandissent le totem d'invulnérabilité absolue et s'écrient: « Oh la la, je n'ai plus une minute pour moi. Débordé-e ». Une photo de groupe avec les collègues présents à l'*after-work* du jeudi, un post « collectif » *liké* par eux-mêmes et, espèrent-ils, vu par la hiérarchie et, bingo, c'est « + 1 » pour le rapport d'activité annuel! Il serait erroné de croire qu'il existe un temps du capital et un temps pour soi: le temps pour soi est *inclus* dans le temps du capital. Un cadre dans le cadre.

Et pendant ce temps, ailleurs, loin des effusions du conformisme social chloroformé et de ses sempiternelles surenchères des preuves de « bonheur » qui créent des armées de paranoïaques aliénés, quelques ultra-milliardaires investissent massivement dans la recherche sur le transhumanisme. Pour éradiquer les maladies? Non pas. Ils le font dans l'espoir fou de devenir eux-mêmes immortels. Parce que lorsque l'on possède une fortune équivalente au PIB d'un pays comme la Hongrie<sup>36</sup> (10 millions d'habitants), il faut mille vies pour profiter du pactole. Alors le temps devient, pour ces « quelques-uns », une denrée rarissime qu'ils sont tout simplement en train de privatiser. Depuis la nuit des temps, les humains ont toujours été égaux devant la mort qui frappe. Un jour ou l'autre, un cap sera franchi car, chez ces gens-là, monsieur, on ne meurt pas... Chez ces gens-là, monsieur, « l'argent c'est du temps ».



Certes, il existe des travailleurs-salariés ou des travailleurs-indépendants qui ne sont pas esclaves des réseaux sociaux. Certes quelques-uns résistent et ne concourent pas dangereusement au « toujours plus de la même chose ». Mais il apparaît que le rapport au cadre reste la norme. Ne soyons pas naïfs, le cadran horaire est le même pour tous et les heures de « temps libre », limitées, s'intercalent toujours après les heures de travail. À l'heure d'esquisser une alternative pour un *autrement*, il nous faudra poser le choix d'une tentative : celle de la sortie du cadre. Et s'il s'agissait de décaler le regard pour mieux réapprendre à voir ? Et s'il s'agissait de ne pas tenter de modifier un cadre temporel mais d'en réinterpréter les arguments ? Et s'il s'agissait de créer une nouvelle connivence avec les heures ?

Il existe peut-être, enfoui en chacun de nous, un rapport au loisir culturel qui tendrait à s'exonérer de la masse uniforme ; qui résulterait d'un choix mûr et personnel et non plus d'une contrainte commerciale et sociale.<sup>37</sup> Un rapport au loisir culturel qui s'apparenterait à la *curiosité libre*, seule capable, selon Thorstein Veblen, « de remettre en question les prétendues vérités et le conformisme social. » Cette curiosité sans autre souci que la connaissance, sans autre discipline que celle qu'elle s'impose à elle-même, sans considération de l'utilité ; cette curiosité livrée à elle-même offre une garantie contre le despotisme de l'argent, une chance de progrès et de critique (*ibid.*). Choisir un livre, par exemple, peut se révéler être un acte intime. Presque politique. Ainsi pourrions-nous rentrer dans cette bibliothèque publique, zigzaguer dans les rayonnages pour vous laisser attirer par ce volume des Fragments du philosophe grec Anaximandre ; l'emprunter, gratuitement, puis, une fois rentré chez nous, l'ouvrir au hasard et étudier patiemment quelques lignes sur l'origine du tout et du rien, en décrypter l'exégèse et, tel ce transformiste des âmes mortes, laisser en nous se chamailler les cents et cinquante générations d'humains qui, depuis la rédaction de ce texte, ont eu la chance de le lire, de l'étudier et d'en transmettre les idées ; fermer les yeux et nous laisser transporter dans le monde d'Anaximandre. Un instant seulement, et cette impression d'une ligne du temps écrasée entre l'histoire et notre pensée en pointillés. Puis, peut-être, nous

rendre compte qu'en ayant choisi un livre « hors du temps », dont personne ne fait la promotion, que les réseaux sociaux ne partagent pas, un livre sur le dos duquel l'ultra-capitalisme ne peut plus guère gagner d'argent, nous aurions doublement rompu avec sa dictature. Comprendre enfin qu'en découvrant de la sorte un ouvrage ancien, peu connu, nous aurions emprunté cet étroit chemin qui fait s'élever l'âme du découvreur solitaire et fixe provisoirement le temps. Peut-être.

Franchir la porte d'un bouquiniste, tant qu'il y en a, nous déplacer délicatement parmi ses trésors ; frotter notre dos sur les auteurs du 18<sup>e</sup> tandis que notre main touche la tranche de cet ouvrage d'un auteur dont nous avons oublié jusqu'à l'existence. L'acheter, sourire au passeur de culture qui nous dit « deux euros vingt », puis, dans le bus qui nous ramène, glisser notre main dans le sac en toile entrouvert sur nos genoux et, entre le pouce et l'index, effleurer le papier fin qui recouvre le livre. Et voyager avec cette matière, ni velin ni parchemin, ni rigide ni souple, en imaginer la provenance et fantasmer sur ses origines. Oser passer le plat de la main et être presque certain d'avoir entendu ce papier bruissier. Nous retourner enfin pour nous rendre compte que le bus est vide. Que c'est le terminus et que, de retour de Chine et d'Égypte, après avoir traversé les siècles et les ans, nous sommes enfin chez nous. Et dire qu'il reste encore des pages à massicoter dans cet ouvrage de Laurent Tailhade... Tant de pages à connaître.

Demander son avis à notre libraire favori, le suivre dans les étroits dédales de son palais des mots, l'écouter parler si joliment de ce poète belge publié par un éditeur presque local ; en acheter la dernière parution. Avant de sortir, sourire avec lui qui d'une main désabusée montre l'énorme espace occupé par les livres primés récemment et auxquels il faut réserver le meilleur accueil. Entrer dans ce petit café près de la librairie et commander un verre. Ouvrir le recueil et se dire que les quelques mots que l'on vient de lire ressemblent à ceux de Benjamin Fondane. Demeurer longtemps derrière son Vittel-menthe et, par la fenêtre, deviner l'histoire qui, quelque part, poursuit sa tourmente.<sup>38</sup>

Se déplacer au Musée du cinéma à Bruxelles (Cinémathèque) et découvrir les films d'Evgeni Bauer, cinéaste russe d'avant le soviétisme, maître des mouvements de caméra, rester synchronisé un moment avec ces corps d'acteurs de 1914 et réinventer, pour soi, les conditions temporelles des images du



passé. Aller sur Youtube, parce que l'on jouit de la qualité là où elle se trouve, et faire l'expérience du *Empire* de Andy Warhol, aller jusqu'au bout des huit heures du plan fixe de l'Empire State Building, en noir et blanc, sans son et considérer tout ce à quoi on a rêvé, tout ce à quoi on a pensé comme étant d'une importance capitale, capable de transcender la durée et d'en augmenter le contenu. Voir enfin *Les Harmonies Werckmeister* de Béla Tarr (2000) et adapter doucement son fluide corporel à la lenteur sublime des cent-quarante minutes d'un film hors du temps. D'un film sans âge. Quoi de plus symbolique que le cinéma pour « sortir du cadre » ? En sortir juste un peu, pour voir que nous en sommes prisonniers, que le capitalisme, créateur du cadre temporel, consumériste et idéologique compte sur les individus et leurs réflexes idiosyncratiques pour en protéger les contours. Sortir sa tête du cadre pour s'apercevoir qu'il est minuscule. Se retourner alors pour entrevoir l'ailleurs et l'autrement et, lorsque sonne l'heure, y rentrer, de guerre lasse, en se promettant d'en ressortir dès ce soir, dès demain.

Et demain, vagabonder fébrilement sur Soundcloud, plate-forme collaborative de distribution musicale, et y découvrir mille et un trésors, et autant d'artistes qui viennent y déposer leurs dernières créations. Suivre de près celles et ceux qui nous ont ébloui, les soutenir et les aimer. Découvrir Cruel Diagonals, Christina Vantzou, Sudan Archives ou Puce Mary et se dire que l'univers si envoûtant de l'*electro-expérimentale* est emmené aujourd'hui par des femmes talentueuses et audacieuses. S'abonner aux publications sonores des artistes qui nous ont secoué le cortex pour ne rien rater à l'avenir de leurs exclusivités musicales. En écouter attentivement chaque son, avec une telle conviction, avec une telle ardeur que rien d'autre n'existe autour de nous. Ouvrir notre application Bandcamp, boutique de musique en ligne où s'exprime le génie d'artistes indépendants. Découvrir, écouter et quelquefois acheter leurs musiques. Fonctionner en circuit-court culturel, payer directement à l'artiste son disque numérique. Le contacter pour lui commander son album en support physique (vinyle, CD ou cassette) et avoir l'impression de servir la cause culturelle en évitant les ogres qui maltraitent financièrement les artistes (Spotify, Deezer, Itunes, Amazon...). Comprendre que tout ce qui compte est sur Bandcamp ; écouter des sons, encore. Tiens, y affronter *Shuffle drones*, cet album *noise-ambient* de l'américain Eluvium qui distille 23 courtes vignettes que l'auditeur agrégera dans l'ordre qu'il souhaite, autant de fois

qu'il le souhaite, comme autant de « *loops* » récurrents. Un album sans début ni fin dont la durée varie de « 13 minutes à 13.000 heures ». Triturer ainsi le temps et avoir l'impression d'en devenir maître. Décider de sa durée. Tutoyer l'infini et s'arrêter avec Mount Eerie, lorsqu'il chante son épouse décédée, aux bords de lacs lointains et de clairières inconnues. Retenir son souffle pour ne pas l'empêcher d'être malheureux. Tenter le diable et jouer le vinyle de Jim O'Rourke, *Sleep like it's winter*, acheté directement via l'artiste. Provoquer le diable, pourquoi pas, en jouant ce vinyle à l'envers ; en mode reverse, pour inaugurer une autre façon, pour imaginer une rétroversion de la durée, pour rêver le temps replié et pour pouvoir nous dire qu'au moment même où nous faisons cela, nous sommes le-la seul-e sur la planète à le faire. Écouter de la *darkwave*, du *free-jazz*, écouter du *post-punk*, du *post-rock*, écouter du *math-rock* ou de la *pop atonale*, écouter du *R&B*, du *hip-hop* ou du *néo-classique*... Écouter du contemporain ou de l'ancien mais écouter pour découvrir ; la connaissance simple, sans s'occuper des conformismes, des avis sur Facebook. Sans s'occuper du temps « utile » cher à l'ultra-capitalisme. Écouter ce que nous voudrions, comme il nous plaira, mais laisser sa chance à l'artiste. Ailleurs. En dehors des radios qui jouent la même playlist des 20 mêmes tubes chaque jour, des majors qui promeuvent une poignée d'artistes et de groupes déjà – parfois injustement – célébrés, en dehors des « tendances » qui ne sont autre chose qu'un copier-coller de la soupe sans risque de l'industrie de l'*entertainment*, découvrir nos plaisirs sonores sur Bandcamp, Soundcloud ou Mixcloud et fabriquer les moyens musicaux de nous réapproprier notre temps libre.

Et puisque l'on aura entrevu une façon nouvelle de nourrir ses heures de « temps non contraint », pourquoi ne pas oser davantage et tenter de créer de la culture. Écrire, composer, réaliser, peindre ou dessiner pour imaginer encore une autre façon d'exister hors du cadre. Et si le simple fait de participer activement à une certaine forme de création définissait pour nous-mêmes une autre sensation du temps ? Parce qu'écrire, par exemple, procure le privilège de se colliger ; de tutoyer son subconscient et, *de facto*, de voyager, le temps d'une phrase en suspens, entre l'avant et l'autrement. Entre l'avant-nous et l'autre-nous. Et si « créer », même pour soi, même pour rien, même sans but, permettait d'entrouvrir les portes d'un *temps retrouvé* ?

Et puisque l'on se sera interdit de partager sur les réseaux sociaux les résultats de cette *curiosité libre*, oser le partage avec « de vrais gens » ; oser échanger, par de vrais contacts intellectuels et une fascination non-feinte, les petits trésors culturels glanés pendant nos heures non prescrites. Participer à des groupes de lectures, des ciné-clubs, des groupes d'échanges musicaux et discuter, sans regarder l'heure, avec des passionnés qui enrichiront durablement notre approche. Éviter tout prosélytisme et emprunter les richesses découvertes par d'autres pour s'épanouir de la réflexivité d'une culture en gestation, hors des carcans du consumérisme de masse. Recevoir ce que l'on ignore, donner ce que l'on croit savoir et comprendre que l'on contourne le temps grâce à un concept plus grand que nous, plus grand que l'industrie, plus grand que le capitalisme : l'éternité culturelle.

En été, enfin, sur ce talus dans ce parc, s'asseoir et, fort de ce petit arrangement avec les heures, se dire que le soleil peut bien prendre son temps, qui disparaît lentement entre ces arbres. Aimer ce papillon orange qui s'est posé sur notre genou. Penser qu'il ne vivra que quelques jours. Penser que les heures ne (se) comptent pas. Que c'est nous qui décidons.

« Ô Temps, de qui la fuite oisive et incertaine  
imite le cours d'eau,  
as-tu jamais porté plus frêle capitaine  
sur un plus nain radeau ? »<sup>39</sup>





# Notes

1. Évocation du roman éponyme de Villiers de L'Isle-Adam (1886).
2. Rousseau Jean-Jacques, (1762/2001), *Du Contrat Social*, Paris, Flammarion.
3. C'est de cette manière arbitraire que nous évoquerons le « temps libre » dans le présent texte. Nous associerons par exemple le temps compris entre le réveil et l'arrivée au travail à du temps « semi-contraint », donc non-libre.
4. Selon Jonathan Baudoin dans « Quel regard économique sur l'esclavage atlantique ? » (revue *Critique Panafricaine*, avril 2017), Eric Williams, Karl Marx et Thorstein Veblen partagent l'idée de la révolution industrielle comme prolongement de l'esclavage...
5. Voir la publication de Carhop.be, Mouvement ouvrier, culture, loisir et temps libéré (I ère partie: 1870-1914).
6. Dumazadier Joffre, Loisir, in Jean Poirier (dir.), (1991), *Histoire des moeurs*, t. II, vol. 2, Gallimard, p. 1188.
7. Veblen Thorstein, (1899/1978), *Théorie de la classe de loisir*, Gallimard, Paris, pp. 11 et ss.
8. Nous rappelle tristement cet administrateur de l'UWE qui, au journal télévisé de la RTBF (2016) avait violemment déclaré, au sujet du revenu universel, qu'il était insensé de verser de l'argent à des bébés alors qu'ils « n'avaient encore rien produit » !
9. Voir à ce propos l'engagement, au début du 20<sup>e</sup> siècle, de Jules Destrée
10. Veblen Thorstein, *op. cit.*, p. 47 et ss.
11. Mumford Lewis, (2016), *Technique et civilisation*, Marseille, Parenthèses, p.36.
12. Voir sur ce sujet l'excellent article de Pierre Musso, « Et l'industrie naquit dans les monastères », dans le Monde Diplomatique de juillet 2017.
13. Mumford, Lewis, *op.cit.*, p.37.
14. Bergson Henri, (1970), *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF, p. 85.
15. Se reposer plus vite... le concept est renversant.
16. Revoir à ce propos l'enquête consacrée par France 2 aux cadence effrénées des « drives » des supermarchés, le 30 octobre 2018, *L'œil du 20 heures*.
17. *Traders* ne conservant leurs positions opérationnelles que quelques minutes, voire secondes, avant de les arbitrer.
18. Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat
19. Mumford, Lewis, *op.cit.*, p. 92.

20. Bihr, Alain, (déc. 2005), « Capitalisme et Rapport au temps. Essai sur la chronophobie du capital », dans revue *Interrogations ?*, N°1 - « "L'actualité" : une problématique pour les sciences humaines et sociales ? », <http://www.revue-interrogations.org/Capitalisme-et-Rapport-au-temps>.
21. Mumford, Lewis, (2008), *Les transformations de l'homme : 1956*, Paris, Editions de l'Encyclopédie des nuisances, pp. 157-176.
22. Il faudra un jour se pencher sur le concept de « ressources humaines », appellation qui paraît mettre sur le même pied le gaz, le pétrole ou le cobalt, et l'être humain qui travaille !
23. Il existe même *Temps libre magazine*, pour continuer à bien consommer pendant son temps non-contraint !
24. « Pauvres » est utilisé ici dans sa forme générique, par opposition aux « détenteurs du capital ».
25. Veblen, Thorstein, *op.cit.*, p. 47 et ss.
26. Réfutation de tous les jugements, tant élogieux qu'hostiles, qui ont été jusqu'ici portés sur le film *La Société du Spectacle* (Debord, 1974).
27. Deux heures vingt par jour, selon l'étude de la DG Statistiques du SPF Économie présentée le lundi 12 octobre 2015 sur le site de la RTBF.
28. Delmotte Benjamin in « L'originalité », in *Études* 2012/5 (Tome 416), p. 668.
29. Chomsky Noam, Herman Edward, (1988/2002/2008), *La fabrication du consentement*, Paris, Agone.
30. Cf. l'étude du syndicat professionnel Union Sport & Cycle qui regroupe les entreprises de la filière du sport et des loisirs (France, 2017).
31. « L'« effet de mode » : définit l'effet d'un comportement grégaire où les individus se conduisent comme des moutons de Panurge. Soit le fait que certains esprits indécis finissent par prendre tardivement leur décision en imitant ce que pense ou fait la majorité ». (D'après Wikipedia)
32. Exemples tirés de vrais *posts* lus sur le fil Facebook de l'auteur.
33. « Si tu ne me 'likes' pas, je ne te 'like' pas. »
34. *Idem* note 30.
35. Référence à l'expression « *the sky is the limit* ».
36. Au mois d'août 2018, la fortune de Jeff Bezos, fondateur d'Amazon, a atteint 155 milliards de dollars.
37. Aron Raymond, (1970), « Avez-vous lu Veblen? », préface de, Veblen Thorstein, *op.cit.*, p. XXIII.
38. Louis Aragon, « Les mots m'ont pris par la main » (poème).
39. Fondane, Benjamin, (1943/2006), *Le Mal des Fantômes*, Lagrasse, Verdier, p. 216.



# Bibliographie

- Baudoin Jonathan, (2017), Quel regard économique sur l'esclavage atlantique?, *Critique Panafricaine*.
- Bergson Henri, (1970), *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF.
- Bihl Alain, (2005), Capitalisme et Rapport au temps. Essai sur la chronophobie du capital, *¿ Interrogations ?*, N°1.
- Bourdieu Pierre, (1979), *La distinction*, Paris, Editions de Minuit.
- Chomsky Noam, Herman, Edward, (2008), *La fabrication du consentement*, Paris, Agone.
- Delmotte Benjamin, (2012/5), L'originalité, *Études* (Tome 416).
- Dumazadier Joffre, (1991), « Loisir », *Histoire des moeurs*, t. II, vol. 2, Paris, Gallimard.
- Dumazadier Joffre, (1962), *Vers une civilisation du loisir ?*, Paris, Seuil.
- Mumford Lewis, (2008), *Les transformations de l'homme*, Paris, Editions de l'Encyclopédie des nuisances.
- Mumford Lewis, (2016), *Technique et civilisation*, Marseille, Parenthèses.
- Mumford Lewis, (2011), *La cité à travers l'histoire*, Paris, Agone.
- Musso Pierre, (2017), *Et l'industrie naquit dans les monastères*, Le Monde Diplomatique, n°juillet 2017, Paris.
- Rousseau Jean-Jacques, (2001), *Du Contrat Social*, Paris, Flammarion.
- Veblen Thorstein, (1978), *Théorie de la classe de loisir*, Paris, Gallimard.

# Filmographie

- Bauer Evgueni, filmographie sélective. (Disponible sur Youtube)
- Warhol Andy, (1964), *Empire*. (Disponible sur Youtube)
- Tarr Béla, (2000), *Les harmonies Werckmeister*. (Disponible en dvd)

## En outre, il est fait référence à :

- Postone Moishe, (2009), *Temps, travail et domination sociale : une réinterprétation de la théorie critique de Marx*, Paris, Mille et Une Nuits.
- Turcot Laurent, (2016), *Sports et loisirs, une histoire des origines à nos jours*, Paris, Folio (Gallimard).
- Williams Eric, (2000), *Capitalisme et esclavage*, Présence Africaine.



**Intéressé.e par :**

- d'autres publications ?
- des ateliers ?
- des formations ?
- des interventions ?
- des accompagnements ?

**Centre de Dynamique  
des Groupes et d'Analyse  
Institutionnelle ASBL**

→ Parc Scientifique du Sart Tilman  
Rue Bois Saint-Jean, 9  
B-4102 Seraing  
Belgique

[www.cdgai.be](http://www.cdgai.be)

+32 (0)4 366 06 63

[info@cdgai.be](mailto:info@cdgai.be)

# Au temps pour moi

Qu'appelons-nous le temps libre ? Quelles en sont les origines ? À quelles autres durées s'oppose-t-il ? Quel rôle joue le capitalisme dans le rapport au temps ? Que faisons-nous de ce temps « de loisirs » ? Pourrions-nous envisager d'autres façons d'utiliser les heures libres ?

Autant de questions fondamentales à propos desquelles, sur les pas de quelques penseurs dont les réflexions lui paraissent prégnantes, l'auteur donne sa vision dans le texte qui suit. Au lecteur de découvrir la sienne. Calmement. Librement.



*Ce livret est un outil d'éducation permanente réalisé  
avec le soutien du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles.*

